

FRÉDÉRIC ET JEAN GOUY
Dals.
DE SAINT-DIDIER-SOUS-AUBENAS ET DE
VOGUÉ

On peut réunir dans un même médaillon Frédéric et Jean Gouy. La parenté de leurs familles, la communauté prolongée de leurs vies, l'union de leurs morts dans le sacrifice à la patrie, autorisent cette simplification d'écritures.

Tous deux achevèrent au collège leurs études. Jean y passa depuis la classe de seconde, jusqu'à la fin de la philosophie, Frédéric son année de philosophie. Ils firent partie de cette pléiade d'élèves bien doués, laborieux, par qui l'Ardèche donna à Sainte-Marie une bonne part de renom.

Ils apportaient à l'esprit plus renfrogné, et, à certaines époques, plus terne de nos camarades lyonnais, roannais ou stéphanois, l'éclat parfois grandiloquent de leur petite patrie ensoleillée. De ces demi-méridionaux, plusieurs répandaient autour d'eux, par leurs conversations et par leurs inventions écolières, quelque chose de la lueur rougeâtre et chaude des rochers qui bordent leurs rivières ; Jean Gouy était de ceux-là. D'autres ne se distinguaient de leurs camarades que par la trace plus profonde qu'avaient laissée en eux et la vie de famille, si resserrée parmi ces terriens et ces directeurs d'industries toutes locales, et la vie religieuse, plus consciente, plus intense, plus combative en raison des voisinages protestants et des luttes politiques. Frédéric Gouy appartenait à cette seconde catégorie.

Tous les documents que j'ai gardés de Jean tiennent entre un billet écrit au collège le 3 décembre 1902 et une lettre du 20 mai 1912 écrits à Collioura (Haut-Ogooué), adressés l'un et l'autre à son professeur de seconde. Il y a là environ 70 pages, plus 3 numéros d'un périodique de collège, *l'Idée*, dont la vie fut, par décision de l'autorité, brève et, par l'esprit généreux du fondateur, Jean Gouy, et des rédacteurs ses camarades, riche et même féconde. La lecture de ce périodique montre assez quelle fascination Jean avait su exercer sur ses condisciples et quel souffle animait la division des grands en 1902 et 1903 ; mais les lettres et billets révèlent mieux son âme.

Le billet du 3 décembre 1902 est une déclaration de principe, ou, du moins, de goûts littéraires et politiques. « J'ai un idéal, je vous le dirai. » La lettre du 20 mai 1912 est un cri de douleur à la mort terrible de son frère Paul, un cri de repentir pour des erreurs d'appréciation : « J'étais de bonne foi et je ferai amende honorable. » Jean est tout entier et peint au vrai dans ces deux phrases, courtes et énergiques comme sa parole à qui l'accent du pays donnait un bouquet du cru. Il avait un idéal : il se voulait noble et grand, car il était ambitieux. Hauteur de vues, générosité, ardeur, il avait reçu ces précieuses qualités de sa famille. Ses lectures, « J'ai une frénésie de lecture », ses amitiés avaient développé, sans contradictions sérieuses, deux grands amours, le goût des lettres et le désir de l'action publique, et ses qualités naturelles d'imagination et de geste en faisaient un orateur.

Comme tout homme, il portait en lui l'humaine faiblesse qui conduit aux inconséquences, aux contradictions même. « Attaché fermement à toutes les traditions, je suis souvent hésitant, flottant. » L'histoire de ces flottements est tout au long racontée dans une longue lettre qui est une

confession, lucide et sincère, écrite de Collioura où, il mena en 1911 et 1912, la vie, remuante ou oisive suivant les saisons, de l'agent commercial d'une grande société africaine.

Cette lettre montre Jean aux diverses périodes, toutes tourmentées, qui séparent sa sortie du collège en 1905 de son départ au front en 1914. Étudiant en droit, et en même temps rédacteur d'un journal lyonnais plus littéraire que sportif, puis à la recherche d'une place dans la presse parisienne, recherche au cours de laquelle il commença son expérience des hommes et fit la connaissance de celui dont l'esprit devait avoir une telle influence sur le sien, M. Charles Maurras ; mêlé à ce qu'il appelle l'aristocratie du régime, victime des traîtrises courantes, repris pour un an par la vie militaire, enfin décidé à liquider le passé pour assurer l'avenir, il choisit, pour un temps, la vie du commerçant qui répugnait à ses goûts, sans dépasser sa capacité d'adaptation.

La mort, en 1912, de son frère Paul, chef d'exploitation minière en Algérie, assassiné par des malfaiteurs, le bouleverse : « Lorsque surviennent certaines catastrophes par trop injustes ou imprévues, les liens que l'on croyait les plus faibles se resserrent avec une vigueur que l'on ne soupçonnait pas. Je suis encore tout meurtri et il est possible que je rentre bientôt en France. » Il y revint en effet en juin 1912. L'adieu, qu'il avait cru définitif, à toutes les ambitions littéraires et à une carrière qu'il aimait malgré tout et pour laquelle il se sentait fait, le barreau, se changea en un au revoir. Il acheva ses études de droit et s'installa à Alais d'abord. « Toujours le même, écrit son cousin Frédéric, vif, charmant, mais léger un peu plus que de raison, ce qui ne détonne pas trop dans le Midi ; il connaît déjà tout le monde à Alais, s'est faufilé dans tous les Comi-

tés d'Action Française, et, ce qui vaut mieux, a l'air de s'intéresser à son métier et de le faire avec goût. J'ai bon espoir qu'avec sa facilité d'assimilation, il arrivera à une réussite satisfaisante. »

Cet enthousiasme pour les idées de M. Maurras et de l'Action Française, que ~~ne partageait~~ ^{partageait} ~~aucun degré~~ ^{sa} famille, fut l'occasion de bien des discussions pour le ramener à des vues moins absolues et plus sûres que celles de ce groupement.

En 1914, il était à Paris, quinze jours seulement avant la mobilisation ; sa mère s'y trouvait auprès de lui : « Il était si fier de nous montrer sa modeste installation, un petit rez-de-chaussée de la rue Chaptal, où il était très content de ses débuts comme avocat. Je l'accompagnais souvent au Palais et lorsqu'il portait sa chronique judiciaire à *Paris-Journal*. Il était si fier de me faire visiter ce pauvre Paris où il se trouvait si bien dans son élément et où il espérait tant se faire une situation, comme nous l'a écrit son bâtonnier M^e Henri Robert. »

La mobilisation l'envoya dans un bataillon de chasseurs alpins. Après avoir pris part aux combats d'Alsace, c'est au siège de Clémentine et sur le champ de bataille qu'il fut nommé sergent. Par les blessés revenus, on a su quel ascendant il exerçait sur les hommes de sa compagnie, se montrant toujours bon et plein de sollicitude pour eux. Par les temps de pluie et de neige, il voulait qu'il ne leur manquât rien pour les protéger du froid. Quelquetois il leur faisait porter quelques douceurs, du thé bien chaud ou quelques litres de vin. Ceux qui sont revenus de sa compagnie ont raconté combien il les reconfortait et les encourageait toujours, leur disant : « Ayez bon courage, je vous assure que nous reverrons notre Ardèche. » Les camarades du pays, tombés, hélas ! comme lui, écrivaient à leurs parents com-

bien Gouy était bon pour eux et débrouillard, trouvait parfois moyen de leur procurer un bon lit quand ils avaient une nuit de repos dans quelque village.

Le 13 juin 1915, Jean écrivait qu'ils allaient rejoindre le 6^e chasseurs et partaient à l'attaque, se confiant à la garde de Dieu. Le 6^e avait pour mission de percer les lignes allemandes pendant les deux fameuses journées du Braunkopf. Les Allemands croyaient la position imprenable ; il fallut des tonnes de mitraille pour écraser cette véritable forteresse. Les deux artilleries dirigeaient un feu des plus violents sur le Braunkopf, et le 6^e chasseurs, qui avait pourtant assisté à bien des attaques, prétendait n'avoir jamais vu un pareil déluge de mitraille. Nos braves soldats s'élançèrent comme des lions et la première tranchée fut enlevée. C'est à ce moment que Jean fut blessé d'une balle à la tête.

L'abbé Lapierre, prêtre infirmier, qui avait été son condisciple au petit Séminaire d'Aubenas, vint aussitôt pour lui porter secours, mais Jean ne pouvant se faire comprendre — sa blessure à la tête lui avait provoqué du bégaiement — lui manifesta seulement par un signe de Croix qu'il désirait l'absolution. Peu d'instants auparavant il avait été blessé plus légèrement et avait refusé de se laisser conduire au poste de secours. Évacué à Gérardmer, Jean fut trépané. « L'opération paraissait avoir réussi », nous écrit sa mère. « L'infirmier-major espérait le sauver. Mais « à Épinal, où il fut bientôt envoyé, une seconde opération fut jugée nécessaire. Il succomba aux suites deux « jours après mon arrivée. Il manifesta la plus vive émotion en me revoyant et pleura beaucoup, demandant « aussi son père qui, absent de Vogüé, n'avait pas pu partir « en même temps que moi et ne put le revoir vivant. J'ai « eu la suprême consolation de passer avec mon pauvre « enfant ces dernières heures, mais sans avoir compris toute

« la gravité de son état. Il s'éteignit paisiblement dans mes
« bras, après avoir reçu les derniers sacrements et en
« baisant jusqu'au dernier moment mon Christ et ma
« médaille d'Enfant de Marie. Les pauvres blessés qui l'en-
« touraient, et qu'on aurait dit être ses frères, me disaient
« combien ils enviaient sa douce mort dans les bras de
« sa mère.

« Une lettre de son capitaine, trouvée à son chevet,
« m'apprenait qu'il avait été cité à l'Ordre de la Division
« et qu'il avait été proposé pour le grade de sous-lieutenant
« et la Croix de guerre que nous avons reçue depuis lors.
« C'est le 13 juillet 1915 que nous l'avons perdu. Bien
« qu'on eût attendu l'arrivée de son père pour le mettre
« en bière, ses traits n'avaient subi aucune altération. Sa
« blessure seule laissait une trace rouge à travers le ban-
« dage de la tête. C'est au cimetière d'Épinal que nous
« l'avons accompagné, sentant bien que notre vie était
« brisée pour toujours. »

Les souvenirs écrits que j'ai gardés de Frédéric Gouy tiennent entre une longue lettre du 28 avril 1906 et un mot de souhaits du 31 décembre 1912.

Dans toute sa correspondance, je retrouve un esprit avide de lumière et un cœur volontairement et sagement pacifié. Le milieu familial fut pour lui ce qu'il avait été pour Jean, l'école de toutes les vertus du foyer et de la vie chrétienne, mais il eut pour lui un autre avantage, la présence de quatre sœurs qui, y demeurant, formaient, de son âge, une compagnie, qui ne devait pas se dissoudre, et l'encadrait d'une tendresse déférente.

Lettré de tradition paternelle, de goût et de culture, il avait, lui aussi, la frénésie de la lecture et eût erré sou-

dans le choix de ses livres si son bon sens, et — une de ses lettres en fait foi — la loi catholique de l'Index ne l'eussent guidé et préservé. Ces lectures avaient fait de lui un philosophe avant l'âge normal, philosophe curieux et souriant de tout, jusqu'à lui-même, et pourtant sans dilettantisme. Il avait, en effet, compris que la vie vaut d'être vécue, car elle réserve, avec des joies et des peines, des devoirs.

Il eut quelques peines, celles qu'impose le sacrifice.

Des joies, il en eut beaucoup : celles de l'esprit : « Ce qui me donnait envie de rester à Lyon, c'était la pensée d'aller entendre de bonne musique au Grand Théâtre, de passer un grand nombre d'heures délicieuses chez le bouquiste. » Celles du cœur : « Je crois que tant que j'ai le cœur assez jeune pour pouvoir aimer encore comme un enfant, je dois en bénir Dieu et ne pas négliger ce sentiment qu'il m'a peut-être préparé comme un moyen de salut pour les quelques années orageuses que je sens déjà venir à certains jours et pour lesquelles je suis encore si mal armé ; quant aux devoirs, « c'est vrai, nous ne sommes plus des enfants ni des jeunes gens, mais déjà des hommes et des femmes, et voilà que la vie nous apporte des devoirs d'hommes et de femmes, et qu'elle sera belle, mais qu'elle ne sera plus jolie. » Il s'y préparait par le souci de tenir son âme haute, droite et surtout clairvoyante.

« Ma personnalité, je la voudrais pas banale, un peu élevée au-dessus du niveau commun, je la voudrais telle qu'elle m'attirât la sympathie de tous. Tout cela est passablement orgueilleux. Je veux surtout être un chrétien et un homme d'influence et de saine influence, autour de moi. Pour que cela me soit donné, si vous voulez un peu prier pour moi, j'en serais très heureux. »

Il redoutait les emballements, ce qu'il appelait le roma-

nesque, et il estimait moins dangereuse que la confusion ou l'obscurité une faute vue et voulue comme telle : « La clarté est bonne, mais je trouve qu'elle ne suffit pas dans les grandes lignes, qu'il la faut aussi dans les détails, et surtout là peut-être. J'ai remarqué souvent que quand je cherche à traiter à l'amiable avec ma conscience, à entrer en pourparlers pour essayer de lui tirer le plus de concessions possibles, sans pourtant sortir de la légalité morale (ce qui est chez moi un vieux défaut), c'est toujours pour des questions de détail. Pour ce qui est grave, on le fait sans essayer de raisonner et de la fléchir un peu... ; mais comme une faute grave n'est amenée que par une moins grave, cela se réduit, en somme, à s'observer et à se méfier quand on commence à trébucher. L'âme est comme une automobile : quand on ne l'a pas nettoyée depuis trois semaines, tout se détraque et on risque fort de rester en panne dans la boue. Jamais je n'avais senti comme depuis un an la nécessité de venir aux sacrements assez fréquemment et régulièrement. Et à la pensée de ce que je serais devenu sans cela... je me demande comment il peut se faire qu'un jeune homme non pratiquant puisse rester, non pas pur, mais honnête. »

Le désir de voir clair prénaît chez Frédéric la rigueur d'un problème de mathématiques : « Une chose que je désirerais beaucoup, ce serait de savoir exactement ce que je suis et de savoir l'évaluation mathématique de mes qualités, de mes défauts, de mes facultés, et de mille autres choses aussi impondérables. »

Pourtant, il avait tenté cette évaluation, au moins qualitatives, dans une analyse qui vaut d'être reproduite. « Cet esprit de respect de l'autorité que vous remarquez, je le dois à l'éducation beaucoup, comme tout ce que j'ai de bonnes tendances, mais je le dois surtout à une conformation carac-

téristique de ma volonté qui répugne à se décider soi-même et préfère obéir. Je ne sais pourquoi j'ai horreur de prendre une responsabilité, sans doute parce que je ne peux pas voir aussi nettement que je voudrais, le pour et le contre. Sans mon entêtement d'Ardéchois qui me fait rester fidèle en pratique à mon premier choix, alors que dans mon esprit je suis presque persuadé que j'ai mal fait et qui me fait dire : « Quand le vin est tiré il faut le boire », je crois que je passerais ma vie à vouloir une chose et puis à ne plus la vouloir, suivant ce qui me passerait par la tête. Au lieu que, quand il faut obéir simplement, ma responsabilité étant à couvert, je marche assez volontiers, pas toujours sans grogner d'abord, par exemple. Ma volonté laisse, à mon avis, beaucoup à désirer. Je me crois incapable de faire, de but en blanc, un sacrifice. Il faut que je m'en sois habitué à cette idée. Encore moins suis-je capable de m'imposer un sacrifice à moi-même, s'il ne m'a pas été conseillé ou ordonné, sans avoir essayé le moindre moyen d'y suppléer d'une autre façon. »

Pour terminer cette lettre, il écrit quelques vers inspirés par la vue d'une carte postale qu'on lui avait envoyée comme symbole : deux chemineaux, dont l'un, plus jeune, boit avidement au cours de l'eau, pendant que le plus âgé sonde l'horizon d'un regard attentif et protégé par la main. « Celui qui regarde au loin, c'était vous qui regardiez au loin vers le but pendant que je ne songe qu'à boire. Mais je n'ai pu m'empêcher de traduire ce symbole d'une façon plus romanesque, moins vraie, plus prétentieuse par conséquent :

Ce jeune homme c'est moi ; dès l'aube j'ai marché.
Aux pierres du chemin parfois j'ai trébuché,
Et mes souliers ont pris la poussière des routes,
La sueur à mon front vient sourdre en fines gouttes,

Je suis las et j'ai soif ; j'ai soif d'un peu d'amour.
La source, pour venir à moi, fait un contour,
Parmi le sable d'or et l'herbe de ses berges ;
Si douce est la chanson dite par les eaux vierges,
Qu'on dirait la caresse intime de ta voix.
La source est fraîche, ainsi qu'un cristal, et tu vois
Des reflets s'y bercer et le soleil y rire
Et, dans cette fraîcheur, tout un ciel qui se mire,
La source, c'est ton Ame, ô chérie.

Et tandis

Qu'oubliant presque leur jeunesse de jadis,
Nos aînés ont les yeux vers l'étape lointaine,
Pensifs et dédaigneux de la claire fontaine,
Moi, je me suis penché sur l'eau pure, ardemment,
Et je bois à longs traits un peu de firmament,
Flottant sur la fraîcheur exquise de ton âme ;
Et me voici dispos et fort, un peu de flamme
Au cœur, joyeux, prêt à reprendre mon chemin,
Sûr que, quand il faudra, tu me tendras la main
Et me referas l'âme un peu plus forte et fière,
Car ma route s'en va, côtoyant la rivière.

Une âme de telle valeur devait passer dans la vie en inspirant à ceux qui l'ont connue la sympathie et le respect. On comprendra quelle place il avait dans le cœur des siens et de ses amis, et quelle famille il aurait su fonder. Mais la correspondance où j'ai puisé n'est que d'un moment de son évolution morale dans des conditions un peu particulières. J'ai dû laisser dans l'ombre certains traits de sa nature, donner trop d'importance relative au côté contemplatif, et pour ainsi dire passif qui existait certainement dans son âme, et pas assez à la fermeté virile et persévérante qui, associée à la douceur tranquille, en constituait le fond.

« Dès son enfance et son adolescence et pendant les années qui se sont écoulées entre sa sortie du collège et sa

mort, Frédéric a montré, comme traits essentiels, une grande solidité de jugement, une suite remarquable dans les idées et une volonté très tenace, ce qu'il appelait très bien « son entêtement ardéchois ». S'il avait vécu, ce tempérament en aurait fait un homme d'affaires utile, un bon chef de famille et aussi un chef local digne de ce rôle. C'était déjà commencé et on ne pourrait s'empêcher de regretter que la Providence ait enlevé à la région où il vivait ce « chef », si son sacrifice n'avait été, en somme, plus fructueux et plus glorieux que tous les services qu'il aurait pu rendre dans une plus longue carrière.

« Après son service militaire à Nîmes et deux stages de notariat à Vals et à Lyon, la mobilisation le jeta à la frontière où il fut tué dans le combat de Beaumont d'Argonne le 27 août 1914.

« Après la retraite sur la Meuse, le 26 août au soir, le 8^e Colonial campa dans un bois de sapins. « C'est là, écrivait à sa sœur un Valsois, que j'ai vu pour la dernière fois le sergent Gouy. Il était à l'écart, sous un arbre, près d'un petit feu qu'il avait allumé pour se sécher. « Que fais-tu là, sergent ? » lui dis-je. Il resta un moment silencieux, puis il me répondit : « Je fais ma prière et je t'engage à en faire autant. » Il se préparait à la mort prochaine.

« Le lendemain matin, 27, je chargeais à côté de lui, a raconté, à son retour de captivité, un brave paysan des environs. Je le vis tomber tout à coup ; mais je ne pus m'arrêter et continuai à courir en avant. C'était le feu de la seconde ligne qui l'avait atteint avec bien d'autres. Nous nous repliâmes et je le vis étendu sur le côté, la poitrine percée de balles. Il ne donnait plus signe de vie et je crois qu'il était déjà mort. Il fallait partir ; je le laissais bien à regret, il a dû être relevé et enterré par les Allemands qui ne tardèrent pas à occuper le lieu du combat. »

« Nous serons là pour les arrêter », avait déclaré Frédéric un jour qu'on parlait des projets des Allemands de marcher sur Paris.

Quelques jours plus tard, son frère Georges, autre âme d'élite sur qui Dieu avait jeté son dévolu, disparaissait.

Après avoir cheminé diversement dans leur vie de jeune homme, l'un contenant, par sagesse, l'énergie d'une nature plus équilibrée, l'autre déployant en prodigue les forces d'un tempérament plus violent, ils se sont rendus, soumis tous deux à la loi traditionnelle du don de soi à la Patrie pour l'amour de Dieu, sur le champ de bataille et s'y sont sacrifiés pour la France.

Celui qu'attirait la vie publique est mort lentement, entouré, assisté, presque en apothéose. Celui qui cachait ses émotions et répugnait à s'ouvrir est tombé d'un coup, seul, presque ignoré.

De Jean, la tombe est au cimetière d'Épinal, signalée par une croix et son cher nom. De Frédéric, l'épitaphe seule demeure, en l'air pour ainsi dire, sans lieu précis, sans nom, mais marquée d'un mot sorti du cœur de ses hommes : « Notre pauvre sergent. »
